

Expérience théâtrale au Pérou

Marie-Claude Garceau

Voies/Voix de la traduction théâtrale
Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garceau, M.-C. (2009). Expérience théâtrale au Pérou. *Jeu*, (133), 116-119.

MARIE-CLAUDE GARCEAU

EXPÉRIENCE THÉÂTRALE AU PÉROU

Je reviens de loin. D'un pays dont la culture est cristallisée dans le cœur des premières nations, mais qui, en même temps, tente de se sortir de la pauvreté en aspirant de plus en plus au rêve américain. Entre les Incas et les bidonvilles, la jungle et les ruines, la pollution et la chaleur, le Pérou fut pour moi une terre d'accueil pendant huit mois. J'y ai découvert sa vie quotidienne, son théâtre, sa part d'ombre mais aussi la générosité de ses gens. Je suis étudiante en interprétation au collège Lionel-Groulx et, tout comme la majorité des étudiants de théâtre, j'ai connu, moi aussi, une remise en question. N'ayant trouvé aucune réponse au Québec, j'ai décidé de prendre une année sabbatique d'études avant d'entamer mon ultime année de formation. J'étais assoiffée artistiquement, j'avais besoin de découvrir de nouveaux genres, d'apporter de nouvelles motivations à la pratique de mon art.

Le vent m'a amenée en juin 2008 jusqu'à Villa El Salvador, un bidonville en banlieue de Lima. C'est un endroit certes pauvre et pollué, mais étonnamment organisé et développé sur le plan artistique. Trois grandes troupes de théâtre amateur s'y produisent de manière très active. Parmi celles-ci, il y a la CIJAC (Casa Infantil Juvenil de Arte y Cultura) qui, comme son nom

l'indique, est une maison d'art qui propose aux jeunes une solution de rechange à la délinquance et aux gangs de rue. Des personnes âgées de 7 à 45 ans s'y réunissent quotidiennement pour faire du théâtre, de la danse, de la musique, des échasses, de la jonglerie, etc. La mission première de cette maison est de développer l'estime de soi, l'autonomie, l'affirmation, le travail en équipe et la communication au moyen d'une pratique artistique.

Je suis donc atterrie à cet endroit avec un camarade du cégep, Nicolas Gendron, avec l'objectif d'offrir un atelier de *commedia dell'arte* aux acteurs de la troupe de théâtre de la CIJAC. Notre expérience fut enrichissante mais difficile. En tant que Nord-Américains, nous sommes arrivés un peu trop bien préparés et craintifs face à l'inconnu ; alors qu'eux, Sud-Américains, baignaient plutôt dans le moment présent. Les comédiens étaient toujours en retard aux ateliers, parfois ne venaient même pas, avaient certains blocages sur le plan du jeu, probablement dus au fait qu'ils n'avaient aucune formation professionnelle et ne semblaient pas apprécier outre mesure les quelques connaissances que nous tentions de partager avec eux. Mais malgré ce désordre, deux points forts ressortaient de ce groupe : le besoin de défendre une cause sociale par une parole collective ainsi



Défilé de clôture du festival de théâtre de groupe de Ayacucho, donné par le groupe Yuyachkani et la troupe d'Eugenio Barba. © Marie-Claude Garceau.

que la longue amitié qui les unissait. Nicolas et moi sommes restés seulement trois semaines à Villa El Salvador, mais de mon côté je sentais le besoin de creuser plus à fond dans ce monde où le théâtre est plus qu'un simple divertissement, où l'art sert de voie pour construire un futur et de coffre pour y garder la mémoire des anciens.

Après ce petit voyage, je suis rentrée au Québec pendant quelques mois pour ensuite remonter dans l'avion en octobre et retrouver le refuge artistique qu'est la CIJAC. Mon objectif premier avec ce deuxième périple était de me fondre dans le quotidien des gens afin de mieux comprendre le goût social qui épice leurs pratiques artistiques.

Au cours des huit mois que j'ai passés là-bas, j'ai pu remarquer que le théâtre social et politique occupe encore une place d'avant-plan dans l'univers culturel péruvien. Plusieurs troupes de théâtre « de groupe »¹ s'y consacrent. La principale est

1. Acteurs, metteurs en scène et auteurs qui se réunissent et choisissent de travailler ensemble pour une longue période.

Yuyachkani, que j'ai eu l'occasion de voir se produire à deux reprises. Ces troupes sont, pour la plupart, influencées par la méthode de création d'Eugenio Barba. C'est donc à partir du mouvement et du corps dans l'espace qu'ils créent l'histoire et la mise en scène de leurs pièces. La grande majorité des troupes actives dans ce domaine sont de type amateur ; ou encore, en raison du coût élevé de la formation d'acteur au Pérou, un seul des comédiens a fréquenté l'école et devient le directeur pour ainsi transmettre son savoir aux autres membres. Mis à part le théâtre social, on peut voir aussi, dans la capitale, du théâtre plus institutionnel. Le cirque et les arts de la rue sont aussi des disciplines artistiques fort populaires.

À mon arrivée à Villa El Salvador, je passais donc la majeure partie de mon temps à la CIJAC et participais le plus activement possible à toutes les activités. J'avais également espoir de pouvoir interpréter un petit rôle dans une des pièces du groupe et ainsi tenter l'expérience du jeu hispanophone. Mais le temps passait et aucune possibilité ne s'ouvrait à moi. Alors, encouragée par le directeur de la troupe, Miguel Almeyda, je me suis



El son de los diablos, danse traditionnelle péruvienne. Spectacle donné par les jeunes de la CIJAC. © Marie-Claude Garceau.

mise à écrire ma propre pièce. En l'espace de deux mois, j'avais créé un texte pour une seule comédienne, inspiré du conte de Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*. L'œuvre traite du passage de l'enfance à l'âge adulte, de la perte de l'innocence ainsi que de la schizophrénie. Je suis rentrée en contact avec Edgard Guillen, un acteur grandement reconnu au Pérou, tant pour la qualité de ses spectacles que pour la manière dont il a protesté contre le théâtre institutionnel. Pendant vingt ans, il s'est enfermé dans sa petite maison de Lima, refusant tout contrat extérieur, pour se dédier uniquement à l'écriture de spectacles unipersonnels (spectacle à un seul comédien jouant plusieurs personnages), à les mettre en scène et à les jouer dans son salon. Les gens faisaient la queue devant le pas de sa porte et s'entassaient, souvent nombreux, pour découvrir sa version de *Richard III* ou encore pour apprécier sa métamorphose en Sarah Bernhardt. À la fin des représentations, il passait tout simplement le chapeau. Malgré la faible économie péruvienne, Guillen a très bien vécu de son métier. C'est donc avec une chance inouïe que j'ai pu être dirigée par lui pour la création de mon spectacle *Folle pour ma poupée*. Nous avons traduit mon texte en espagnol, monté et présenté la pièce à quelques reprises à un public de niveau économique aisé ainsi qu'au public du bidonville. Dans les deux cas, mon œuvre a été bien reçue.

Plus mon séjour se prolongeait, plus je constatais la nécessité de la CIJAC dans le quartier du bidonville où je vivais. Le portrait social que je pouvais dresser de la situation là-bas générerait souvent en moi un sentiment d'impuissance. L'idéologie dominante est machiste, les femmes devant rester à la maison pour s'occuper des enfants et travailler les matins dans leur kiosque à déjeuner, et ce, dès 4 h du matin. Ne pouvant accéder aux études supérieures, qui sont trop coûteuses, beaucoup se tuent à l'ouvrage dans un travail qu'ils n'apprécient guère et plongent le soir dans l'alcool pour oublier. Du côté des jeunes, les filles tombent souvent enceintes très tôt, et les gars entrent dans un gang de rue pour combler un besoin d'estime de soi qu'ils ne retrouvent ni à la maison ni à l'école. C'est pour venir en aide à ces jeunes qu'il y a 10 ans, un groupe d'acteurs a décidé de fonder cette maison d'art. Ils sont littéralement partis de rien ; ils ont trouvé un local et ont commencé à construire ce qui, aujourd'hui, fait la fierté de Villa El Salvador. Tous les promoteurs de la CIJAC offrent un appui bénévole. Deux des fondateurs, qui sont en couple depuis plusieurs années, m'ont généreusement accueillie dans leur demeure pendant tout mon séjour. Lors de nos discussions à l'heure de l'*almuerzo* (dîner), j'ai appris qu'untel, parmi les anciens jeunes de la CIJAC, travaille maintenant dans tel domaine,

ou qu'une autre a complété ses études. Bien entendu, ce n'est pas la majorité qui aura changé le cours de son destin ; mais du moins, tous auront trouvé des modèles positifs à la CIJAC qui peut-être, lors de moments difficiles, les inspireront à prendre de bonnes décisions.

J'ai été également éblouie par le sens de l'organisation dont faisaient preuve les promoteurs et les jeunes de la CIJAC. Avec des ressources financières minimales, ils ont monté et célébré le 10^e anniversaire de la maison par le grand Festival de las Artes en mai 2009. Tous ont mis la main à la pâte pour cet événement où sont venus tant les troupes locales que les plus importantes troupes nationales, ainsi que certains artistes internationaux. On a pu y voir de la danse, de la musique, du cirque et surtout du théâtre. Avec fierté, conscients du privilège d'avoir accès à des spectacles gratuits de qualité (chose réservée à la classe moyenne et aisée), les voisins du bidonville sont venus s'entasser dans l'arène devant la CIJAC pendant cette semaine de célébration. Il me faut mentionner que le public a démontré en tout temps une ouverture et un respect envers les artistes qui s'y sont produits. D'ailleurs, aucun comédien n'a été payé pour l'événement : ils ont tous accepté de se produire, tout simplement, pour l'amour de leur art. C'est par cet exemple que j'ai pu comprendre réellement le sens de l'expression « mettre l'art au service d'un peuple ».

Pendant tous ces mois en terre péruvienne, j'ai également eu la chance de participer à un festival international de théâtre de groupe où la troupe de comédiens d'Eugenio Barba s'est produite, de faire une escapade dans la forêt amazonienne pour y goûter les mystères des chamans et, finalement, d'apporter mon aide à une cuisine populaire où des femmes préparent tous les jours des repas bon marché pour les familles du voisinage.

Je suis donc rentrée au bercail avec une valise remplie d'images différentes sur le théâtre. Toutefois, je sens qu'il est encore trop tôt pour comprendre réellement ce que le Pérou aura amené dans ma vie de jeune artiste... Peut-être la certitude que nos limites personnelles ne sont pas si difficiles à repousser, peut-être une envie plus grande de porter une parole collective avec cet art qu'est le théâtre... qui sait ? Néanmoins, le constat artistique principal que je peux faire à propos de ce pays est qu'il est possible d'être riche artistiquement tout en étant pauvre économiquement et que le théâtre social occupe encore une place importante. Une seule planète, plusieurs mondes, et l'art pour nous réunir tous. ■